

ENTRETIEN

DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier pour le Festival d'Automne à Paris

Qu'est-ce qui unit vos deux pièces : Reality et Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Les questions posées par les deux pièces ont été très proches. Comment être en scène ici et maintenant, avec le spectateur, et en même temps agir dans l'espace indispensable de l'abstraction, de l'imagination, en somme – ailleurs? Comment être fortement personnels tout en rejetant l'autobiographie dans le sens strict du terme? Comment satisfaire notre conviction dans les vertus de l'enquête et en même temps ambitionner non pas un travail fragmentaire, mais une œuvre ? Les deux pièces manifestent notre curiosité, voire notre sympathie, envers des figures marginales, vulnérables, mais, pour nous, extraordinaires. Quoique profondément différentes, Janina Turek dans Reality et les quatre retraitées imaginées par l'écrivain grec Petros Markaris dans Ce ne andiamo... représentent une humanité qui échappe à la mémoire collective, à l'Histoire majuscule.

Qu'est-ce qui différencie les deux pièces ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Avant tout le fait que, pour la première fois, dans Ce ne andiamo..., nous avons partagé le travail de création avec deux autres performeurs, Monica Piseddu et Valentino Villa. Ça n'a pas été simple au commencement, car notre façon de travailler ne prévoit ni de longs projets ni une écriture qui pré- cède les répétitions. Une symétrie a été rompue et une autre l'a remplacée. Une autre différence entre Reality et Ce andiamo... est de l'ordre du regard envers l'objet. Dans le cas de Reality, le théâtre était appelé à respecter un pacte avec la rigueur et le secret des vicissitudes véritables de Janina Turek. Alors que dans Ce ne andiamo... il s'agissait avant tout de respecter l'image du départ, celle du suicide des quatre retraitées grecques, mais sans adhérer pleinement à leur choix. On devait "croire" à cette image, mais sans épouser le suicide en tant que choix idéologique. Ce qui nous a reporté à Albert Camus et à son interrogation: existe-t-il un suicide altruiste? On a peut-être découvert qu'il y a différentes façons de dire "non".

Qu'est-ce qui, dans vos parcours individuels précédents, vous a conduits à vous rencontrer pour faire œuvres communes ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Nous nous sommes connus en travaillant sur Attemps on her life, de Martin Crimp, mise en scène par Fabrizio Arcuri. Nous alternions alors périodes de solitude créative et collaboration à des projets réalisés par d'autres. Cela nous a permis de nous rencontrer avec l'attention et la patience requises. On n'a pas pensé tout de suite à une création commune, mais

au plaisir de travailler ensemble. Le premier sentiment a été l'amitié, la curiosité envers l'autre, l'amusement. Il y avait notre commun amour pour Pina Bausch, à laquelle est dédiée notre première création Rewind. Hommage à Café Muller. Si nous adorons bavarder au quotidien, sur scène nous privilégions une certaine sécheresse dans la façon de parler. Nos affinités nous ont aidées à nous reconnaître mutuellement sans entamer nos individualités respectives.

Quelle est la part de chacun dans le choix des textes ou des arguments ? Dans la mise en scène ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : La tension entre la dimension plus abstraite et liée à la danse (Antonio Tagliarini) et celle plus littéraire qui émerge de la recherche biographique et auto-biographique (Daria Deflorian) vivifie le travail, mais il ne s'agit jamais de domaines séparés. Chacun de nous se mesure constamment à la totalité du projet. De longues discussions précèdent des choix communs. Et à la fin, si on entreprend quelque chose c'est que chacun est convaincu de sa nécessité. Nous utilisons un instrument que nous appelons "restitution" : il s'agit de répéter ce que l'autre a inventé, de l'habiter de sa propre sensibilité tout en respectant la "partition" physique et les mots choisis. Cet exercice nous permet d'être moins attachés à ce qui serait "mien" ou "tien". Pendant les périodes de répétitions, chacun de nous, à tour de rôle, sort. C'est le moment où les différences s'amenuisent. Le montage du spectacle, habituellement, arrive seulement à la fin du parcours. Et il ne s'agit pas d'assembler les matériaux qu'on a recueillis, mais d'une invention tout à fait nouvelle, autonome, par laquelle commence le véritable travail pour le spectateur. C'est un moment extrêmement délicat où il faut décider soit de changer soit de maintenir ses propres choix. Il nous est arrivé – avec Reality – de tout recommencer peu de jours avant la première.

Y-a-t-il une part "féminine" et une part "masculine" dans votre dramaturgie ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : On a envie de répondre non. Quand l'un sent plus d'attrait pour la surface des faits alors que l'autre veut plonger dans le questionnement, nous disons que cela a un rapport avec le masculin et le féminin. Mais il y a une profondeur même dans le regard de surface, et la plongée dans "l'intérieur" n'exclut jamais les plis contradictoires du visible. Certes, dans Reality et dans Ce ne andiamo... les figures sont féminines. Mais ça n'a jamais posé de problème d'invention ni d'interprétation.

A quel moment estimez-vous une pièce finie ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Il n'y a pas de règle fixée. Nous ne nous arrêtons que quand le matériau est tout à fait stabilisé, quand on arrive à une image qui ne peut être modifiée ultérieurement. Cela signifie, à nos yeux, que cette image est vraie. Le public joue un rôle, ses "retours" sont importants. Mais notre état intérieur demeure le baromètre le plus sincère. Le consensus ne suffit pas, il nous faut la conscience que, même avec ses limites, ses défauts ou ses excès, la "question" a cette forme-là. C'est alors que la perfection devient, comme dit le proverbe, ennemie du bien. Rien à ajouter, on s'arrête. Il faut avoir le courage de s'arrêter.

Comment travaillez-vous l'effet de distanciation entre le personnage éventuel et le spectateur bien sûr, mais aussi entre vous-mêmes et le personnage?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Nous citerons l'écrivain Lorenzo Pavolini, qui nous a ainsi décrits, dans la revue *Nuovi Argomenti* : "Ce sont deux amis qui prennent un fait et le font germer dans une série de perspectives arbitraires (...) la nécessité de se dédoubler dans un dialogue est pareille à la nécessité pour une graine de fleurir. L'autre est une trappe. Quand l'obsession métaphysique du singulier amène à établir des relations et à faire pression sur l'autre s'ouvre un gouffre profond." C'est sûrement ce qui arrive avec *Reality*. Janina nous apparaît au-devant et au dedans de nous-mêmes par moments. On passe abruptement d'une description à la troisième personne à une autre à la première personne. Les deux formes se mélangent sans volonté de progresser dans l'identification. On peut comparer tout cela au rapport entre deux personnes qui, à force de se fréquenter assidûment, finissent par se ressembler, reprenant les mots, les inflexions de l'autre. Dans le cas des retraitées grecques, c'était différent. On n'avait pas leurs données personnelles. Il a fallu les imaginer, les penser, les dessiner au dedans et sur nous-mêmes. Même si notre histoire n'est pas la leur.

S'agit-il pour vous de contribuer sur le mode théâtre aux témoignages sur la "misère du monde"(pour reprendre le titre des enquêtes de Bourdieu)?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Oui, sans doute. Il n'y aurait aucun sens à s'entêter dans notre travail si on n'espérait pas acquérir un peu de responsabilité face aux histoires qu'on raconte. Mais c'est une autre chose de savoir s'il ne s'agit là que d'une illusion ou, pire, une pré-tention.

Les comportements individuels hors-normes sont-ils les meilleurs révélateurs d'une société ou d'un système social ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Il y a quelque chose dans le marginal, dans l'extravagant, dans l'anti-héroïque, qui paraît éclairer de plus vastes questions. Dans *Survivance des lucioles*, Georges Didi-Huberman soutient que dans l'intermittence de ces fragiles

lumières qui voltigent dans le noir se manifeste une question apocalyptique. Y-a-t-il un monde humain qui risque l'éclipse face aux puissants spots des stéréotypes sociaux, que Pasolini appelait "homologation" et Debord "société du spectacle"? Hommes-lucioles, paroles-lucioles, images-lucioles, savoirs-lucioles, sont ils en danger? D'après Didi-Huberman, non, ils résistent. Les lucioles n'ont pas disparu.

Souhaitez-vous faire naître un sursaut chez les spectateurs, les aider à dire "non !" avec vous ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : L'espace scénique finit avec le dernier rang des fauteuils des spectateurs. C'est à eux et avec eux que nous parlons. Surtout dans *Ce ne andiamo...* La question de l'excès de positivité dont parle le philosophe Byung-Chul Han dans sa *Société de la fatigue* est centrale dans le spectacle. Le frémissement que nous avons éprouvé en nous rendant compte du piège qui consiste à se soumettre au commandement d'être à tout prix positif et d'accepter tout ce qui arrive est, croyons-nous, celui qu'éprouve le public au cours du spectacle. Mais on ne pouvait pas le théoriser. Il nous fallait avant tout le mettre en jeu.

Quelle est la question de vos références finales aux danses et théâtres orientaux (la danse à Bali dans Reality, ou les montreurs de Bunraku dans Ce ne andiamo...)?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : C'est une question assez surprenante pour nous, car il s'agit d'une comparaison à laquelle nous n'avons jamais pensé. Il est vrai que pas mal de connexions, plus ou moins souterraines, nous lient à la culture du théâtre oriental. Des lectures, avant tout, mais aussi des rencontres avec des maîtres de la danse butô, la passion pour certains cinéastes. Le principe de soustraction qui est à la base de notre travail, le choix de partir toujours d'un espace vide, représentent d'autres éléments de contact avec l'Orient.

Dans le renouveau de l'écriture dramaturgique en Italie, vous reconnaissez-vous dans un courant particulier ou dans une communauté particulière ?

Daria Deflorian et Antoni Tagliarini : Nous nous reconnaissons plus dans une communauté que dans un courant. Nous travaillons avec d'autres artistes, nous partageons des projets collectifs (c'est dans un de ces projets, d'ailleurs, qu'est né le noyau de *Ce ne andiamo...*), et nous sommes partie prenante d'un espace de pensée et d'action, dont l'unité s'explique par le fait que pendant longtemps il a été maintenu dans l'ombre du courant dominant le théâtre italien.

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier pour le Festival d'Automne à Paris